

« Tout le bizarre de l'homme, et ce qu'il y a en lui de vagabond, et d'égaré, sans doute pourrait-il tenir dans ces deux syllabes : jardin »

Louis Aragon, le paysan de Paris.

« Cage (s) d'amour » les mots suffisent à faire résonner un passé lointain d'échos, de souvenirs, de chambres secrètes d'un coin du monde. Monique Deyres nous met à l'origine de notre enveloppe charnelle, de la cage à la hutte, de la hutte au musée, elle met en éveil « la conscience rêveuse* » reposée et active, à la découverte d'un autre espace à habiter, un primitif restitué. Nous sommes enveloppés comme n'importe où, en nulle partie du monde, sans coordonnées, ni repères, dans la simplicité première du langage et des actes.

Mis en cage aux racines du monde, happés par cette « haute note orange » donnée à voir sur les photographies, qui bien plus que surface s'offrent comme sonorité profonde, éclairante et bruisante, entre musique et danse. Mais aussi Cages et huttes de transparence, de fluidité, de lumière, elles sont ouverture et recueil, sites disparus qui se constituent désormais en demeure de solitude et de retrait. Elles donnent accès à l'absolu refuge, au réconfort, à l'ailleurs. Monique Deyres y explore les dimensions temporelles d'un nouveau mode d'habiter loin de certains artistes du land-art dont elle se démarque tant d'un point de vue esthétique que relationnel. Son œuvre chargée de symboles porte en elle l'intimité protégée et privilégiée. Avec elle, nous avons besoin que la terre ou la nature nous viennent dans une tonalité, une pensée, une résonance. Ces huttes ou cages sont des ouvrages, elles mettent en œuvre un matériau : voile, fils, dentelles et racines, fibres de yuka, pétales de fleurs, et une fonction : chaque hutte semble bruiser de conversations, de rumeurs et de secrets. L'espace n'est pas ce milieu neutre et inanimé, car on le porte en soi, dedans-dehors il dit ce que nous sommes, notre être propre. Elle amène « le paysage » jusqu'à l'appartement, la maison, le musée. Cela nous appelle et nous contient. Car dans chacune de ces expositions, Monique Deyres y met son corps et invite le nôtre à une méditation d'ordre poétique proche de ces hauts lieux architecturaux et monumentaux. Il faut se rappeler que dans les sociétés dites archaïques, le corps de l'homme était le premier jardin de la loi.

travers des jardins suspendus, sensibles au vent traversier, mouvement d'immobilité tendu à peine effleurés au passage. Chaque œuvre révèle l'immatérialité, la figure archétypale du jardin, une poésie désirée d'attente, de pluie et de vent. Elle retient du monde sensible cette fleur, cette feuille, plus présence qu'ornement, elle nous en fait voir de toutes les couleurs, il y a dans sa notion de jardin quelque chose qui résiste au beau côté de l'agrément.

Des connivences profondes se jouent entre les œuvres et le lieu, l'espace est substance. Son exposition s'est construite comme un long poème, un consentement au règne végétal car le jardin peut être considéré comme une parole. Monique Deyres la connaît depuis longtemps, c'est là son mystère. Chez les Aztèques le dieu des fleurs et de la nourriture était porté en procession précédé d'un prêtre sonnante de la coquille marine. Cette référence terrienne et ancestrale, l'expérience tenue à l'écart des agitations pour être mieux aux choses même, c'est pour l'artiste l'essence d'une puissante relation qui ne laisse pas d'empreintes, seulement des traces légères, fluides avec la capacité d'éveiller en nous l'histoire, la culture. L'artiste est un inventeur de lieux où se renouvellent sans cesse une présence originaire qui veut garder quelque chose qu'il faut apprendre à perdre.

Elisabeth Chambon

Juillet 2006

*Gaston Bachelard, la poétique de l'espace